

PUNITION PROFITABLE



Goldstein. — Donne-lui pas le fouet, Rebecca, ça pourrait endommager son habit.
 Mme Goldstein. — Mais comment le punir ?
 Goldstein. — En l'envoyant au lit sans souper ; il y aura profit des deux côtés.

PORTRAITS DE MAINS

*Si le temps à jamais effaçait dans l'oubli
 Le sourire perdu de leurs bouches rivantes,
 Son caprice a laissé les formes indolentes
 De leurs mains se surcroire en un pastel pâli.*

*Celle-ci tient encor l'ovette qu'elle a cueilli ;
 Toutes, tièdes de puic ou fébriles d'attentes,
 Mains de mères, mains de vierges ou mains d'amantes,
 Cambrent leur grâce fière ou leur galbe joli.*

*Sur le jaune papier où ressort la sanguine
 Le flexible bouquet de ces mains consanguines
 Allonge de blanches doigts dont l'ovale fardé luit.*

*Et qui sait si jadis, un cabron des pendules,
 Elles n'ont pas touché par hâte ou par ennui,
 L'aiguille où l'heure avance et où le temps recule.*

H. DE RÉGNIER.

LE COPAIN RETROUVÉ

Ce matin là, l'aube pointait à peine, il faisait frais. Les groupes sympathiques des coins de rues louches commençaient à en avoir plein le dos de faire le pied de marmite, à la belle étoile. Il était quatre heures.

Le ciel était gris,
 Moi aussi,

Thomas aussi... Thomas, c'était un de mes copains de régiment que j'avais retrouvé comme par hasard, dans la soirée, sur un tabouret de bar. Et spontanément, nous avions uni nos soifs...

Il fallait bien, n'est-ce pas ? un compagnon à qui l'on puisse raconter des secrets de famille et dire :

— Toi, t'es un frère !

Il m'avait raconté qu'il était *littérateur-journaliste*, et que sous le nom de Thomas Loubille, il chroniquait à tour de bras dans les feuilles les plus fameuses du continent. Puis nous avions changé de conversations et de consommations, jusqu'à ce que le ciel soit gris... Et nous aussi.

Or, nous venions de quitter un tas de gens bruyants qui avaient l'air de fort bien nous connaître et nous marchions, étayés l'un par l'autre, au milieu d'un certain boulevard dont le nom a dû s'égarer dans la tourmente de mes souvenirs.

Soudain, Thomas qui pleurait depuis quelques minutes, en pensant à la mort tragique du pauvre Socrate, releva la tête, et, d'une voix larmoyante, dit : — J'ai soif !

Cette parole me tira de ma torpeur comateuse. Je promenai autour de moi un regard ahuri, je vis de la clarté au ciel, et je ne sus trouver autre chose que cette réponse attendrie : — Tiens ! Il fait clair de lune !

Thomas, pour me remercier de mon renseignement, me serra le bras et me dit :

— Toi, t'es un frère !...

C'était bien mon avis. Nous nous mimes aussitôt, d'un commun accord, à la recherche d'une terrasse de café, où nous comptions retaper nos forces ébranlées par cette orgie récente.

Saufment, à quatre heures du matin, tous les cafés sont désespérément clos. Ils dorment, les cafés ! Mais à ce moment nous ne songions guère à l'heure : et voyant toutes les façades hermétiques et silencieuses, je disais à Thomas :

— C'est drôle ? pas un café dans ce sale quartier-là !

L'œil de lynx de Thomas finit par découvrir un modeste bistro qui s'ou-

vrait timidement, telle une fleur qui s'épanouirait à la rosée matinale. Nous nous y ruâmes avec une furia toute française.

— Qu'est-ce que vous prenez ? bailla le garçon encore bouffi de sommeil.

— Le Bottin des départements, dis-je sans savoir pourquoi. (C'est une douce monomanie chez moi, à ces heures-là.)

Thomas, moins ambitieux, se contenta d'une absinthe légèrement gommée, histoire de chasser les vapeurs.

Il en était déjà à la troisième, lorsque, feuilletant le Bottin d'un air distrait, je remarquai le nom de Thomas Loubille, son nom ! A peine avais-je lu la profession et l'adresse de mon copain que je tournai vers lui une face où la stupeur se mêlait à la colère (et réciproquement).

— Qu'est-ce que ça signifie ? lui dis-je brutalement. Tu viens me raconter que tu es *littérateur-journaliste*, et que tu habites rue Lepic ?...

— Bé... oui ! fit Thomas hébété par cette attaque imprévue...

— Sale blagueur !... Journaliste, toi ! Tu es charcutier à Paimbœuf, tout bonnement !... Faut pas me la faire, à moi, tu sais !

— Charcutier, moi ! bégaya Thomas, complètement atterré...

— Oui ! Toi, Thomas Loubille, à Paimbœuf, charcutier !... Tiens ! la preuve !... Ça y est !

Et triomphant, je lui mis le Bottin sous les yeux. Il resta perplexe ; pas d'erreur ! Ça y était !

— C'est drôle ! dit-il. Je ne me rappelle pas du tout. Je jurerais même n'avoir jamais foutu les pieds à Paimbœuf de ma bougresse de vie...

— Enfin, c'est imprimé ! Tu ne vas pas dire que ce n'est pas vrai !...

— Que veux-tu ! dit-il, en remuant une quatrième purée. Ça m'est complètement sorti de la boule.

Et un instant après, je l'entendis murmurer, en aparté :

— Cré bon soir de Bon Dieu, faut-il tout de même que je sois plein pour ne pas me souvenir que je suis charcutier à Paimbœuf !...

J'ai su plus tard, d'ailleurs, qu'il n'était pas plus charcutier que moi.

ROBERT FRANCHEVILLE.

UN BÈGUE GUÉRI

Légouvé, dans l'*Art de la lecture*, raconte ce fait dont il a été le témoin, dit-il :

« Je me trouvais un jour, dans ma jeunesse, à un bal donné par un médecin célèbre par ses succès contre le bégaiement, et qui a rendu de très grands services à l'art de la parole par ses travaux théoriques. Je me trouve en face d'un de mes anciens camarades de collège.

— Ah ! ah ! c'est... toi ? me dit-il. Te... te... ra... ra... ra... rappelles-tu comme je bé... bé... b... gayais au collège ?

— Oui.

— Eh bien !... je suis venu trou... trou... trouver M. Co... co... co... lombat (c'était notre amphitryon) et depuis ce moment je suis tout à fait gué... gué... gué... ri !...

Ce souvenir m'a toujours rendu un peu incrédule à l'endroit des bégayeurs qui ne bégayent plus.

Avouez qu'il y a de quoi.

SI ELLE PARLE TOUT LE TEMPS



Mme d'Angot. — Je vois dans ce journal qu'il y a à Chicago un homme qui n'a pas parlé à sa femme depuis quinze ans.

M. Fluet. — Peut-être attend-il d'en avoir la chance.